

À la grâce de Dieu *A Serious Man* d'Ethan et Joel Coen

Helen Faradji

Numéro 144, octobre–novembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25131ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Faradji, H. (2009). Compte rendu de [À la grâce de Dieu / *A Serious Man* d'Ethan et Joel Coen]. *24 images*, (144), 55–55.

À la grâce de Dieu

par Helen Faradji

À l'annonce de la sortie d'un nouveau film des frères Coen, le jeu est presque tout le temps le même. À quel voyage dans l'histoire du cinéma les deux frères nous convieront-ils ? Quel genre du grand Hollywood classique auront-ils passé à la moulinette de leur imaginaire débridé et cinéphile ? Un des plus nobles, comme le film noir dans *Fargo*, ou un des plus ingrats, comme la comédie romantique dans *Intolerable Cruelty* ? Mais voilà que *A Serious Man* arrive et que les données du jeu changent. Certes, on pourra toujours s'amuser à repérer quelques références ici (notamment au récit d'initiation) ou quelques détournements là (comme ce magnifique prologue aux couleurs chaudes, relecture en yiddish assez drôle d'une ouverture de thriller horrifique), mais pour une fois, l'essentiel ne sera pas là. Dans *A Serious Man*, les Coen filment d'abord et avant tout un homme sur la tête duquel le ciel va tranquillement mais sûrement tomber. Nous sommes en 1967, l'homme s'appelle Larry Gopnik, est professeur de physique dans une ville banale du Minnesota. Son fils a des problèmes à l'école, sa femme veut le quitter pour épouser un de ses collègues et son frère Arthur, qui a de sérieux problèmes mentaux, s'incruste chez lui. En pleine déconfiture, Larry s'en ira voir auprès de rabbins si la vie peut encore avoir un sens.

Malgré son absence d'ancrage tangible dans une tradition cinématographique, *A Serious Man* n'en est pas moins le film le plus obsessif des frères Coen. Au-delà des multiples références à leurs films précédents (la voisine de Larry filmée comme la Bunny Lebowski de *The Big Lebowski*) ou des touches typiquement coeniennes (l'anodin, le trivial érigés sans honte en véritables situations de cinéma ; l'impossibilité fondamentale du rêve américain), il n'est en effet pas difficile d'appréhender Larry comme la somme de la plupart des personnages créés par les cinéastes. Geignard, torturé et nombriliste comme Barton Fink (la ressemblance physique entre le formidable Michael Stuhlbarg et John Turturro est par



moments hallucinante), enfantin comme Jerry Lundegaard, laissant à sa femme le soin de réagir avec dureté quand il se laisse facilement aller à l'hystérie (comme Tom Reagan dans sa relation avec Verna dans *Miller's Crossing*), regardant sa vie s'écrouler sans réagir comme Ed Crane dans *The Man Who Wasn't There*, incapable de gagner le respect de qui que ce soit (tel le Donny de *The Big Lebowski*), il est un réceptacle pour tout ce qui a pu constituer la mythologie coeniennes au fil des années. C'est un personnage narrativement vide, en somme, mais que les deux frères étoffent de leurs obsessions pour mieux le laisser nous servir de guide dans cet univers étrange. Un héros en creux ? Quel formidable pied de nez aux conventions !

Leur film plus obsessif, donc, mais aussi, il faut le reconnaître, leur plus personnel. Si la judaïté s'est souvent invitée en *guest star* comique dans les films des frères Coen par le biais de personnages secondaires truculents (John Goodman dans *The Big Lebowski*, John Turturro dans *Miller's Crossing*), elle prend ici une place à la fois inédite et prépondérante. Inspirés en outre par la vie de leur propre père, évoquant encore une fois le conformisme de la vie morne et anonyme des habitants de banlieue qu'ils ont eux-mêmes connu, les cinéastes délaissent en réalité l'autodérision qui caractérisait leurs précédentes évocations de la pratique religieuse pour en dénoncer abruptement la vacuité et l'artificialité. Si l'existence d'un Dieu n'est en elle-même pas remise en cause (l'idée d'une fatalité inexorable pèse sur chaque plan,

notamment lors des nombreuses observations en plongée de Larry ou dans ce plan final, aussi mystique qu'intrigant), le film reflète néanmoins l'image d'une Amérique sans repères, sans direction, sans colonne vertébrale, prête à croire le premier bonimenteur venu pour trouver un peu de réconfort.

Reste pourtant un élément de ce *A Serious Man* qui en fait aussi, paradoxalement, le film le plus froid de ses créateurs : son absence quasi totale de ludisme. Car c'est avec davantage de férocité que de tendre ironie, comme à leur habitude, qu'ils regardent cet homme au bord de la crise de nerfs se débattre comme un poisson hors de l'eau. Peut-être faut-il y voir une forme étrange de pudeur ? Ou encore un certain malaise des deux frères à parler trop directement, trop sensiblement de leurs racines ? Toujours est-il que *A Serious Man* impose sans contredit une forme de distance entre son spectateur et lui. De sa mise en scène, élégante mais sans profondeur, à ses seconds rôles souvent vite évacués en passant par un certain manque d'ampleur général, tout le film semble en effet vouloir empêcher l'attachement émotif du spectateur, sans jamais non plus réussir à l'hypnotiser par une approche cérébrale et sophistiquée (comme le faisait par exemple *Barton Fink*). Un film à l'exacte image, donc, du monde désenchanté et confus qu'il dépeint. ■

États-Unis, 2009. Ré. scé et mont. : Ethan et Joel Coen. Ph. : Roger Deakins. Mus. : Carter Burwell. Int. : Michael Stuhlbarg, Aaron Wolff, Jessica McManus, Sari Lennick, Richard Kind, Fred Melamed, Simon Helberg, George Wyner, Alan Mandell. 105 minutes. Dist. : Alliance Vivafilm.